

Livre

Jonas Follonier dénonce «La diffusion du wokisme en Suisse»

Le jeune Valaisan nous propose son bêtisier avec ce qu'il peut avoir d'agressif. L'ouvrage ne plaira pas à tout le monde.



Etienne Dumont

Publié: 05.11.2024, 17h55



Jonas il y a quelques années.

DR.

Abonnez-vous dès maintenant et profitez de la fonction de lecture audio.



S'abonner

Se connecter

BotTalk

Ouh la la... Voilà qui sent le soufre. La couverture du livre se révèle en plus rouge comme l'enfer, même si ce dernier reste pavé de bonnes intentions. Il y a d'abord le titre, «La diffusion du wokisme en Suisse.» Une bombe. Jonas Follonier y a de plus ajouté le sous-titre: «Censure, quotas, écriture inclusive, intimidation...» Tout un programme. L'auteur va en réalité se retreindre à la partie romande du pays, comme il l'explique d'emblée au lecteur. Il y aurait tant à dire autrement... N'empêche que la documentation ici réunie a selon moi peu de chance d'obtenir un article louangeur dans «Le Temps», qui se fait ici carillonner les cloches (1), ou une vraie émission à la TSR (Télévision suisse romande), transformée en «punching-ball». Notez qu'un dézingage en règle ne lui fait à mon avis pas que du mal. Il rappelle l'existence de la chaîne aux moins de 60 ans, qui ne la regardent peut-être jamais.

Petit historique

Journaliste, éditorialiste et accessoirement chanteur, Le Valaisan commence par une quadrature du cercle. Il lui faut définir le wokisme, qui échappe à toute description rationnelle. Né peu après 1960 dans les universités américaines, où l'on fumait beaucoup la moquette, le mouvement entendait au départ rendre sensible aux injustices sexuelles et raciales de ce bas monde. Femmes, noirs, homosexuels, transsexuels se voyaient victimes d'oppression, surtout s'ils combinaient plusieurs «handicaps» par intersectionnalité. Les agressions subies, même minimales, étaient systémiques dans la mesure où elles résultaient d'un sentiment de supériorité chez les hommes blancs et hétérosexuels. Vous connaissez tous la chanson. Il aura cependant fallu plusieurs décennies avant qu'elle s'entende d'abord aux USA, puis ailleurs en Occident. Tout repose sur les thèses, devenues des mantras, d'un certain nombre de penseurs et surtout de penseuses. Plus besoin après elles de réfléchir!



Le buste de Carl Vogt, enlevé de l'Université de Genève en restauration. Il ne sera sans doute jamais remis en place. Le scientifique se voit aujourd'hui accusé de dérapage raciste.

Tribune de Genève.

Avec ces rappels, Jonas Follonier pose la base de son livre court, alors que celui tout récent de Mona Chollet sur la culpabilité (dont je vous ai récemment parlé) m'a semblé désespérément long. Nous restons cette fois dans la dimension du pamphlet. Son auteur entend démontrer, preuves à l'appui, que le phénomène n'est pas resté extérieur à la Suisse, comme beaucoup voudraient encore le penser. Sa diffusion a métamorphosé nos universités. Elle a gangrené le langage officiel et enserré dans ses tentacules les milieux culturels, la culture étant pour l'essentiel en Suisse d'État. Seule la population peut désormais réagir. Notez que la chose s'est parfois révélée possible aux Etats-Unis. A la fin 2023, les usines Disney, qui s'étaient engagées à fond dans le politiquement correct, ont annoncé faire machine arrière. Elles avaient perdu par refus du public «170 milliards de dollars depuis 2021, soit la moitié de leur valeur boursière.»



La statue de Davis de Pury à Neuchâtel a été aspergée de peinture rouge. Le grand donateur avait en partie bâti sa fortune sur l'esclavage, sans vraiment participer à la traite. La sculpture est du Français David D'Angers.

Keystone.

Nous n'en sommes pas encore là entre Genève et Bienne, où le phénomène demeure exponentiel. Jonas Follonier va donc nous déverser son dossier ubuesque. Prêcher par ce genre d'exemples produit toujours son effet. Il y a quelques années un politologue français avouait bien utiliser «Le Monde diplomatique» comme sottisier. Sachez ainsi que depuis 2018 l'Université de Neuchâtel utilise le féminin au pluriel quels que soient les mots utilisés. Les directeurs y deviennent ainsi des directrices, même s'il s'agit d'hommes. Ville périphérique, Neuchâtel se doit d'en faire un peu plus que les autres. Une metteuse en scène valaisanne explique à la TSR sans sourciller comment elle doit aujourd'hui récrire Molière, «par nécessité de réinventer la façon de reprendre les rôles existants.» A Genève enfin, une affiche affirme sans rire que «le changement climatique impacte particulièrement les personnes LGBTIQ+?»



Héros de l'Eurovision, Nemo divise par son affirmation identitaire.

DR.

Jonas Follonier parle de livres, de TV, de musique (pensez à Nemo) ou de théâtre. Les beaux-arts manquent à son portrait choral. Et pourtant... Je n'en finis plus de voir des concours où la parité est de rigueur. Elle devient plus stricte lorsqu'il y a davantage de filles que de garçons. Les expositions au féminin se multiplient, pour le meilleur comme pour le pire. La nouvelle directrice américaine du Kunstmuseum de Bâle se montre particulièrement fière de «When We See Us», qui a fait un tabac dans la presse romande. Que des artistes noirs, la couleur restant le seul point commun entre gens sortis d'une super école londonienne ou restés isolés et sans moyens au Niger! Je crois avoir été le seul à émettre des réserves face à ce panorama raciste au sens originel du terme. L'art se retrouvait ici pris en otage par une cause juste au départ, mais un brin dévoyée par la suite.

**«Marguerite Dellencah a
manifesté des préjugés coloniaux
et eurocentrés.»**

Tout cela n'est pas bien grave. Où les choses se gâtent, c'est quand il y a censure. Et Jonas de nous rappeler l'affaire Claude Inga Barbey, lâchée par «Le Temps» après des ukases lancés par le «wokistes» contre une de ses chroniques prétendue transphobe. Claude Inga faisait tache dans un quotidien se voulant respectueux de toutes et de tous. Je ne connais rien de plus lisse que «Le Temps», si ce n'est la savonnette de ma salle de bains. Il y a aussi eu les pénibles affaires des conférences empêchées par des activistes à l'Université de Genève, dont celle de la controversée Caroline Eliacheff. Ces intimidations avaient pris un caractère violent, irrespectueux de la liberté d'opinion et de réunion, ce qui n'a pas empêché la direction de signer la paix avec les auteurs de troubles. En clair, le rectorat a baissé sa culotte, et elle ne devait pas sentir bon. Toujours à Genève, comme par hasard, j'ai aussi retenu l'affaire Marguerite Dellenbach. A peine titulaire d'une rue qui s'appelait auparavant Bergalonne, l'ancienne directrice du Musée d'ethnographie a failli se la faire retirer. Pour quel motif? Elle aurait exprimé dans les années 1950 des «préjugés coloniaux et eurocentrés». La police woke avait le devoir de dénoncer cet état de fait.



La plaque, rue Calvin. Jusqu'où le politiquement correct peut aller.

Wikipédia.

Jonas Follonier, 28 ans, termine son ouvrage préfacé par Olivier Massin avec une conclusion en appelant au bon sens helvétique. Il serait permis de se montrer plus pessimiste. Je ne pense pas à la victoire de ce mouvement qui divise tout en prétendant réconcilier. Je songe plutôt aux victimes collatérales. A part pour les Noirs aux Etats-Unis, le wokisme se voit conduit par des gens n'ayant à craindre aucun retour de manivelle. Ils sont en général, admirable contradiction, blancs, aisés (2) et hétérosexuels. Ces gens agissent au nom de minorités parfois fragiles. Ils les surexposent, quitte à les mettre en danger. A force de parler de «trans», ils créent le rejet au lieu d'une nécessaire intégration. L'abondance du propos l'a rendu insupportable. La centième affiche contre le harcèlement de